



HAL
open science

Dynamique d'émergence et de transformation des formes et des normes langagières

Robert Nicolai

► **To cite this version:**

Robert Nicolai. Dynamique d'émergence et de transformation des formes et des normes langagières. 2021. halshs-03114728

HAL Id: halshs-03114728

<https://shs.hal.science/halshs-03114728>

Preprint submitted on 19 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CHAIRE IUF
'DYNAMIQUE DU LANGAGE ET CONTACT DES LANGUES'
ET
MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME DE NICE

*Table Ronde « Dynamique du langage, contact, anthropologie : une ouverture
25-26 novembre 2005*

'Dynamique d'émergence et de transformation des formes et des normes langagières'

R. Nicolai

Version 16 octobre...

Dans des contextes plurilingues, face à des situations de mélange de langues sans écriture et de carence de documentation historique je m'étais, un temps, posé la question banale de comment rendre compte de façon intéressante de ce à quoi je me trouvais confronté ; entendons par 'intéressante' une approche qui veille à ne pas occulter les phénomènes qu'elle est censée décrire, qui affine une orientation théorique ou en développe une nouvelle. Cela introduisait une double exigence : reconsidérer si besoin était les fondements des approches classificatoires et sectorielles des traditions de recherche ouvertes dans ce domaine, redéfinir le cas échéant les pertinences utiles et le faire en restant au plus près des nécessités de la description. Pratiquement – en l'absence d'histoire et de tradition écrite – cela voulait dire pour moi : s'intéresser, dans ce contexte plurilingue, aux modalités de transformation et de constitution des codes saisis dans leur usage et dans les situations les plus diverses de leur emploi avec un intérêt particulier pour les modifications linguistiques dépendantes des fonctionnalités véhiculaires, des fonctionnalités emblématiques, des usages de *lingua franca* ou des identifications grégaires. Dès le départ donc était retenue comme la *condition normale* de tout fonctionnement langagier et comme donnée essentielle *l'évidence du plurilinguisme* dans la communication en général et la *multiplicité des codes disponibles* dans les échanges en particulier. D'où l'accent mis sur le phénomène du 'contact' et l'incontournabilité du 'facteur humain' dans le procès de transformation des langues. Je pointais alors plus particulièrement les questions de la constitution des langues mixtes, les pratiques d'alternance codique et toutes les manifestations de ce type que les cadrages théoriques ordinaires, généralement axés sur des paradigmes essentialistes qui privilégient la description de 'la langue' ont relégué au second plan.

Pluricodisme.

C'est donc par une réflexion sur la place du contact dans la transformation des langues que tout a commencé, mais cela qui aurait pu se limiter à l'étude de l'incidence de l'usage des langues et de différentes modalités de plurilinguisme sur la forme des codes a été transformé. L'option théorique de porter une attention critique aux cadres donnés *a priori* et aux dynamiques de description mises en jeu aura changé la donne : une distance a tout d'abord été introduite envers des notions ordinaires de '*langue*', '*répertoire*', '*code*', non pas pour nier leur efficace opératoire mais plutôt pour les *placer*, pour les *situer* – en tant qu'il s'agit de '*construits*' – dans un procès continu d'élaboration de connaissances, bien évidemment prédéterminé par sa production même.

Corrélativement, après avoir pris acte du fait plurilingue en tant que contexte normal de la communication, j'ai introduit les notions de '*répertoire non-fini*' et de '*feuilletage*' qui, tout en demandant encore à être «travaillés», ont vocation à mobiliser une perspective où la construction, la modification et la sélection des '*codes*' – et pas seulement des langues – n'implique pas nécessairement un choix rationnel mais résulte d'un procès contingent de '*rationalisation*' donnant existence – le cas échéant – aux '*codes*' considérés.

Je vais succinctement préciser ces notions en me situant non pas au niveau des '*langues*' mais à celui des '*codes*' (et des éléments de code) considérés comme constitutifs de la communication. En effet, que les codes appartiennent à des '*langues*' différentes ou non n'est pas la question la plus importante. Ce qui compte c'est leur disponibilité et la capacité que les protagonistes ont de les élaborer et de les transformer ; c'est aussi la capacité continue de re-élaboration et de pointage des codes (et des éléments de code) dans un *espace anthropologique* qui les autorise et leur permet de signifier. A partir de là on aboutit tout aussi bien à la notion de répertoire et à sa dynamique propre (disponible aux individus et aux communautés) qu'aux notions bakhtiniennes de dialogisme, de polyphonie ou tout autre jeu d'entremêlement de voix que les études pragmatiques ou sémiotico-littéraires auront développées, ce qui nous emmènera à retenir le discursif et le procès de sémiotisation en passant par la Gestalt. Mais avant cela il importe de souligner que la notion de répertoire ne renvoie pas ici à un inventaire fini de code ! Il faut concevoir le répertoire autrement : comme une *matrice de construction*. C'est le lieu du '*feuilletage*' : il constitue un espace non-fini de recomposition et de transformation linguistique continu car on peut toujours le « démultiplier » dans l'utilisation que l'on en fait. Le répertoire n'est pas un inventaire car il est non-fini.

Dans la mesure où l'on s'intéresse aux *répertoires non-finis* des locuteurs plutôt qu'à leurs langues, on constate qu'au fil des ruptures et des regroupements – identitaires ou non – et des nécessités diverses, s'élaborent continuellement des normes d'usage – conscientes ou infra-conscientes, négociées ou non –, des variétés linguistiques, des façons de parler qui s'interdéfinissent, se croisent, s'opposent, se conditionnent et se reconditionnent. Cette élaboration se fait, de façon variable à travers la profération d'énoncés, avec des formes, des traits, des fragments ou des comportements retenus par l'usage ; entités dont il va de soi qu'en elles-mêmes, elles n'ont aucune vocation à remplir un rôle symbolique particulier, mais qui *font sens* en contexte. Continûment construit en contexte, le répertoire non-fini des codes linguistiques fonctionne donc comme ressource dans la re-élaboration de variétés linguistiques et d'usages langagiers retenus à travers la refonctionnalisation de matérialités telles que *traits, formes linguistiques* et *fragments discursifs* et *attitudinaux* disponibles dans le feuilletage généré par cette dynamique. Il se construit ainsi très concrètement d'objets cognitivement et sémiotiquement disponibles tels que des caractères prosodiques, phonétiques, lexicaux, morphologiques, syntaxiques, discursifs, conversationnels sélectionnés

dans les codes actualisables. Le feuilletage se construit de ces matérialités et renvoie à cette dynamique – on distingue entre un ‘*feuilletage-résultat*’ et un ‘*feuilletage-processus*’.

Notons encore que l’emploi de ces matérialités et leur réemploi peut aussi faire l’objet d’une attention particulière de la part des ‘locuteurs légitimes’ du type de discours considéré car, avec bien d’autres marqueurs symboliques et comportementaux il contribue par son historicité à manifester l’organisation, marquer la différence et/ou l’identité des regroupements dans leurs émergences, dans leurs dissolutions et dans leurs perpétuelles transformations. Et l’on sait que cela se marque dans l’usage et laisse des traces dans les langues. Le feuilletage est ainsi lié à la dynamique qui se manifeste dans l’activité de création de normes et de traditions discursives, dans l’élaboration des façons de parler et la transformation des usages langagiers (souvent présentés comme des ‘registres’ ou des ‘niveaux de langues’ figés, et donc ‘réifiés’ par les descripteurs) ; dynamique qui peut donner lieu aussi bien à la concrétisation de formes linguistiques stables et pérennes qu’à des manifestations labiles et transitoires, et qui ne se définit pas nécessairement en référence à une langue particulière.

Pour résumer, il s’agit de recomposer un questionnement en reconsidérant l’ensemble des pertinences susceptibles d’être convoquées dans le procès d’élaboration des codes (certaines seulement ont été évoquées) ; ce qui suppose de ne pas se contraindre au départ dans une clôture trop restrictive qui prédéterminerait la recherche et de ne pas procéder *a priori* à une réduction trop hâtive de l’objet (en construction) de l’analyse (en construction). A partir de là on considèrera que la dynamique du langage se *montre* dans la transformation et dans la diversification des langues *au cours du temps* (approche de l’évolution, recherches diachroniques, etc.) *et* qu’elle se *montre* tout autant dans la transformation, la diversification et la variabilité d’usage des codes dans l’*épaisseur de leur présent* (approches langagières, constructions des normes, etc.). L’on retiendra aussi que ces deux manifestations sont liées, qu’elles entretiennent des relations qu’il importe d’appréhender dans un champ qui ne soit pas traversé par une frontière théorique qui les renverrait à deux espaces conceptuels indépendants et conduirait à saisir leurs rapports à travers des passerelles telles que la sociolinguistique ou autre pratique du même genre. En effet ces passerelles introduites entre des domaines travaillés pour des recherches prédéfinies sans égard aux questionnements ici émergents ne permettent pas de comprendre, au fond, ce qui se passe et ce qui se construit *de facto*.

Mais alors, où nous situons nous ? Comme si l’opération de nommer allait exorciser quelque chose j’ai ailleurs (Nicolai, 20.), en l’appelant *espace médian*, tenté de ‘distinguer’ cet espace de construction et de description, ce domaine de sémiotisation dont l’exploration reste à faire, déterminé par la discursivité et les caractéristiques que je viens d’évoquer, ce lieu de l’élaboration continue du feuilletage. Et dans cet *espace médian*, ce qui se manifeste activement c’est un *agissant* nouveau qui ne saurait être directement rapporté aux *agissants* construits dans les pratiques disciplinaires que nous pratiquons par ailleurs. Ce n’est ni le ‘sujet’, ni l’‘individu’, ce n’est pas non plus le ‘locuteur’ des linguistes, le ‘groupe’, le ‘réseau’ ou la ‘communauté’ des sociolinguistes ; ce n’est pas un ‘acteur idéal-typique’ : c’est autre chose que, dans un esprit de distinction, je définirai comme *Homo loquens*. *Homo loquens* est l’*agissant* particulier (cognitivement et historiquement déterminé) d’une telle construction anthropologique qui se marque et « s’intercale » dans l’espace communicationnel à travers la mise en place de marqueurs culturellement identifiés. Manifestant et actualisant le *déjà-là* et le *présent-ici*, construit, conjoncturel et contraignant de toute dynamique sémiotique.

Contextualisation.

Une fois avancée l'idée qu'il importait de faire une notion première de cette entité relationnelle qu'est le '*contact*' cela permet de porter l'accent sur la relation constitutive entre les entités en présence qui ne prennent sens et forme que par cette relation-là. Il s'agit d'une part des *entités conceptuelles* construites telles que les langues, les codes, les formes, les normes, et d'autre part – et cela nous implique – *des interactants humains* tels que les acteurs, les agents, les groupes, les descripteurs dans toute leur variabilité assumée ou non-assumée. L'intérêt porté aux interactants humains en tant qu'entités agissantes est sans doute une caractéristique essentielle du questionnement de la dynamique du langage : dans ce domaine les langues sont un matériau mais les interactants humains et les relations qu'ils actualisent en rapport avec ces langues sont les véritables '*construits*'. Les procès de constitution des normes, des formes et des langues ne sont pas abstraitement référés à un *social*, un *cognitif* et un *structural* dont ils s'origineraient mais dont ils pourraient être détachés par une habile opération réductionniste qui séparerait d'une part des entités objectivement appréhendables en tant qu'empiries matérielles susceptibles de description dans un cadre théorique particulier. Et d'autre part des acteurs, des contextes, des conditions plus ou moins claires, susceptibles d'études éventuelles dans d'autres cadres théoriques.

Par exemple, retenir une 'forme de langue' (variété, façon de parler, ...) comme un donné d'évidence est un *a priori* d'analyse et le résultat d'un procès de construction qui concerne à la fois les locuteurs et leurs publics, les descripteurs et leurs publics ; et ce positionnement rétroagit dans ce procès de construction même... Ce qui ne veut pas dire que, sur certains plans, sur certains points, une 'forme décontextualisée' de 'la langue' ne soit pas prégnante, fonctionnelle, adaptée, justifiée ou justifiable... et donnée d'évidence. Ce qui ne veut pas dire non plus que le système formel construit / manifesté dans ce contexte particulier ne va pas précontraindre le développement futur. Mais ce développement futur dans sa dynamique n'est pas correctement conceptualisable sans sa contextualisation, laquelle introduit les interactants humains. Et ce que l'on retient pour une 'forme de langue' vaut aussi pour une 'représentation normative' ou toute manifestation variable d'effet de code.

En fin de compte, dès lors qu'on s'y intéresse d'un point de vue dynamique, normes, formes des langues et autres constructions doivent être saisies dans leur relation avec l'espace multifonctionnel dans lequel elles se développent, espace qu'il convient d'appréhender dans sa variabilité, dans sa transformation continue, dans sa contingence et dans sa relativité. Dans une autre modalité de saisie on en appellerait sans doute à l'indexicalité et la réflexivité ; dans une autre modalité encore on suggérerait la 'complexité'.

La notion de *contact* ainsi «ressaisie» est alors fondatrice. Elle nécessite une *théorie de l'action* comme cela vient d'être précisé, mais aussi une saisie de *l'historicité*¹ car les formes prennent sens en rapport avec une historicité dont elles sont constitutives, et une *sémiotique de la construction du sens en contexte* car les formes du code et les normes, après avoir fait sens finissent par avoir du sens.

Leçon de bonne conduite.

Je vais tâcher d'ouvrir ce questionnement à ma façon, dans la posture du « linguiste », mais en restant aux marges du domaine linguistique généralement attribué aux « linguistes » ! Je chercherai ainsi à croiser des fils assez rarement pris en compte, mais dont la pertinence me semble réelle par rapport à la problématique de la dynamique du langage. Je partirai de la considération d'un document concret : la transcription d'un échange recueilli « sur le terrain »

¹ On entend bien qu'il ne s'agit pas là d'une histoire et que le questionnement dont il s'agit n'est pas non plus diachronique.

par J. Bourlier-Berkowicz ; échange utilisé une première fois en 2002 dans un texte que j'ai cosigné avec elle. Voici le fragment :

K- *c'est clair que t'en as que i vont être seul i vont rien dire*

O- *c'est rare/ c'est rare que tu te trouves une bande devant une seule personne/ c'est souvent une bande contre une bande /t'es bien contente qu'a tout l'monde derrière*

K- tu: *tu: non tu vas être avec / c'est clair si t'es avec quelqu'un t'ouvres ta gueule / quand tu vas être tout seul non/ c'que tu vas faire c'est attendre / tu vas chercher XX et tu reviens tu ouvres ta gueule*

O- *mais bon ça m'viendrais jamais à l'idée d'être avec tous et d'aller frapper une fille/ même elles saut'raient pas / j'les connais elles saut'raient pas / pour XX qu'a une tête elle saut'rais pas*

K- *j'veux dire si c'est intel XX ok elle se bat t'vois après si j'vois qu'la fille elle lui met la mort j'y vais j'la tape hein*

B- *mais pas toutes les deux*

K- *non j'la pousse de O et moi j'la tape*

O- *pas toutes les deux sur la gadji t'vois*

Que comprendre ici sans explication complémentaire ? Sans doute pas grand-chose, à tout le moins cela dépend de ce qu'on entend par 'comprendre'. Il s'agit de la transcription d'un fragment de conversation entre une enquêtrice et trois adolescentes ; deux d'entre-elles développent un thème lié à la gestion de la violence, thème récurrent dans leur milieu. La troisième n'interviendra que pour une précision / confirmation tandis que l'enquêtrice sera restée passive tout au long de l'échange. Quel intérêt a donc ce fragment ? Ainsi présenté, il est donné pour être « naturel » : une séquence de « conversation » illustrative (représentative ?) du « parler » d'un sous-groupe de jeunes filles d'une ville nouvelle de l'arrière-pays niçois... Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que cache l'apparente naturalité de ce fragment ? A travers un processus lent renvoyant à une historicité partagée par les membres présents² il est tout d'abord *construit dans l'événement* qui a conduit à son enregistrement ; il est ensuite reconstruit d'avoir été sélectionné comme « événement-exemple » parmi d'autres enregistrements, processus impliquant sa transcription conventionnelle puis sa re-utilisation dans un nouveau contexte à fin d'illustration, d'exemple et de support de commentaire, etc. qui « justifie », entre autres choses, cette sélection. Finalement il est encore une fois reconstruit dans l'opération que je conduis ici, où je le ré-sélectionne à de nouvelles fins.

Tout cela vaut la peine qu'on s'y intéresse. La question est : en quoi ce fragment (et le recueil de tels fragments éventuellement constitués en corpus) peut-il aider pour comprendre la dynamique d'émergence et de transformation des formes et des normes langagières ?

Pour répondre, il faut tout d'abord situer le cadre de son recueil et le projet sous-jacent. Il s'agissait d'une recherche à visée sociolinguistique sur les variétés langagières utilisées par certains groupes de jeunes³ d'une ville nouvelle de la région (Carros). Autrement dit, l'on supposait *a priori* – ce qui est plutôt banal – qu'il se manifeste à travers les pratiques langagières propres à ces groupes quelque chose qui est souvent nommé par des termes tels que 'variétés', 'styles' ou autres 'registres', et l'on se donnait pour but d'en rendre compte en analysant le cas échéant l'éventuelle variabilité sociolinguistiquement distribuée qui pourrait

² Cf. Schütz : « Nous vieillissons ensemble... ».

³ Jeunes filles, pour des raisons contextuellement évidentes de « contraintes sociales » en rapport avec le sexe 'manifeste' de l'enquêtrice !

caractériser ces usages⁴. Sans l'énoncer explicitement, l'on supposait aussi que ces pratiques langagières ne pouvaient pas ne pas renvoyer à des élaborations discursives⁵ susceptibles d'être décrites pour elles mêmes ; élaborations dont la pertinence demandait à être retenue en rapport avec la problématique générale de la dynamique du langage. Le fragment présenté fait partie d'un corpus de discours recueilli à cette fin.

Ce qui est certain ici, c'est que chacun – qui parle français – peut plus ou moins donner un sens à ce qui se passe (se montre), en le mettant en adéquation avec un contexte possible qu'il *construira* à partir de son expérience personnelle pour que le tout puisse *faire sens*. Ce fait montre que la structure d'échange considérée est une *structure ouverte* de '*mise en signification*', qu'elle est plurivalente et multifonctionnelle.

Bien sûr, la '*mise en signification*' sera différente selon la plus ou moins grande familiarité ressentie par rapport à ce que peut évoquer ce fragment, selon les croisements – plus ou moins denses – de rapports que sa considération introduira, selon la capacité que l'on peut avoir à situer son contexte d'actualisation effectif ou un contexte-type dérivé qu'on se sera donné pour équivalent, selon le degré d'habitude que l'on a de ce type de discours en général et le niveau de connaissance des unités qui le caractérisent. De même, sur un autre plan, l'intéressement qu'il provoque pourra se modifier selon la façon dont nous nous sentons liés à l'événement rapporté et/ou au rapport de l'événement ! Décidément, il manque beaucoup d'éléments pour y voir clair, si tant est qu'il y a quelque chose à voir !... Allons donc plus loin dans le détail.

Les interactants.

Il s'agit d'un groupe de trois jeunes filles qui discutent avec l'enquêtrice dans un 'lieu de parole' ouvert géré par des éducateurs. Soit⁶ :

O: Ouassila, 17 ans; d'origine algérienne.

K: Karima, 16 ans, d'origine tunisienne, elle fait partie d'une des famille de Carros qui a connu le plus de problèmes avec la justice. Son frère sortait de prison depuis peu. Il avait pris dix ans pour avoir tué celui qui lui vendait de la drogue. Karima devait passer en jugement en octobre de cette année-là car elle a violemment frappé une jeune fille qui a dû recourir à la chirurgie esthétique...

B: Alissia, 17 ans, d'origine italienne (Sicile), n'est pas spécialement délinquante (par rapport à Karima ou Ouassila) mais son discours est fortement marqué par une intonation très stéréotypée, beaucoup plus que Karima ou Ouassila.

L'enquêtrice, 34 ans, donnée comme éducatrice en formation. De fait doctorante, n'ayant de liens particuliers ni avec le milieu adolescent étudié, ni avec le milieu des éducateurs l'ayant accueilli en dehors de ceux résultant (à l'époque de l'enquête) de 18 mois de contacts suivis, mais par ailleurs ayant eu dans son adolescence l'expérience de la marginalité.

Pour mieux cerner la question (Que comprendre ici ?), j'ai demandé à l'auteur de cette recherche⁷ de me fournir explicitement les informations nécessaires pour *comprendre au mieux* ce qui (se) passe dans ce fragment. J'ai alors reçu ce qui suit, que je livre tel quel :

⁴ Plus précisément ce fragment est tiré du corpus d'une thèse de doctorat intitulée « *L'impact des constructions normatives... Pratiques langagières...* ». De fait, un autre fragment aurait pu être sélectionné : les enregistrements techniquement corrects étaient suffisamment nombreux pour que d'autres fragments eussent pu être retenus à la place de celui-là, avec le même effet d'illustration. Mais c'est celui-là qui a été choisi.

⁵ Je ne retiens pas le terme *formation discursive*, un peut trop connoté pour le propos que je développe ici.

⁶ Informations fournies par l'enquêtrice. Le 'lieu de parole' en question est constitué par les locaux de l'association Montjoye.

⁷ Que je connais bien pour avoir dirigé sa thèse et avoir encadré quelques autres aspects de ses recherches.

« Alors les infos dont tu as besoin :

- **Le lieu** : l'interaction s'est passée dans la salle principale de l'association Montjoye.

- **Le temps** : pas de limite de temps dans cette interaction, les filles sont venues pour fumer une cigarette, boire un café. Plus elles restent longtemps et mieux c'est pour elles. Elles fuient le quotidien : ménage, repas, courses...

Voilà le truc important pour comprendre les arrière-plans :

- **Les rapports entre les locutrices** : les deux principales locutrices sont en « lutte » de pouvoir au sein du groupe de fille. L'histoire de ces filles est différente et c'est sur ça que la lutte se pose. Karima est la cadette d'une famille qui est reconnue et crainte sur Carros, ses frères l'ont placée, par leurs hauts faits de guerre, dans une position « favorable » et enviable. Alors que Ouassila, n'a qu'un frère et sans le même panache que la famille de Karima. La lutte se situe là parce que Ouassila a obtenu une position presque identique à celle de Karima en s'imposant seule. Pour ce faire elle a mis en place une stratégie de « mec » en se battant, en participant à de petites actions illicites locales. Ces « faits » lui ont permis de se placer dans une position aussi haute que Karima mais qu'elle a obtenue elle-même. Ce qui est en jeu là c'est du côté de Karima la reproduction d'un schéma : la filiation, l'histoire de la famille... et du côté de Ouassila le refus de ce schéma : on se fait soi-même...

De plus, Karima (moins d'un an avant l'interaction) vient d'être condamnée pour coups et blessures volontaires, elle a déjà connu des déboires avec la justice ce qui la place dans une position encore plus haute. Puisque non contente d'avoir les frères qu'il faut pour « être en place », elle se donne elle-même une place « valorisée » au sein du groupe.

Ouassila quant à elle, adopte une attitude plus « garçon manqué » dans son rapport à l'ensemble du groupe et des jeunes de Carros. On l'observe dans la violence verbale, les injures qui sont en général (et dans ce groupe de filles) le lot des garçons. Attention c'est dans le cas des interactions avec d'autres membres que ceux du groupe. Du fait qu'elle ne supporte pas au quotidien des frères qui la surveille, elle est plus « libre » que les autres filles et que Karima en particulier.

On voit bien d'ailleurs dans cet extrait que c'est une conversation qu'on pourrait attribuer à des garçons de banlieues.

Le positionnement va se jouer sur l'attitude masculine des jeunes filles, attitude qu'elles ont adoptée depuis le collège ».

En termes de contenu, ce fragment est la description explicite d'une procédure donnée comme règle d'un fonctionnement endogène typé : la description de la façon dont il convient de se comporter dans le cadre d'un rapport de nature conflictuelle mettant en face à face un/une jeune et un bande d'adolescent(e)s à laquelle il/elle n'appartient pas. Le travail de description est conduit conjointement par Karima et Ouassila mais selon le commentaire de l'enquêtrice, sollicitée pour « éclairer le texte », cette description explicite n'est pas le seul élément important dans l'interaction. Un autre élément – non explicité – est important et se joue à travers la modalité particulière de coopération que Karima et Ouassila entretiennent car « les deux principales locutrices sont en « lutte » de pouvoir au sein du groupe de fille » ... et leur travail d'explicitation et de ratification réciproque dans la présentation de la procédure explicitée est une manifestation de cette lutte de pouvoir. Lorsque, un peu plus tard, j'ai demandé de nouvelles explications supplémentaires à JBB, elle a précisé : « Y a entre elles un enjeu de pouvoir : 'oui on fonctionne bien de la même façon, DONC on est sur le même pied d'égalité !' ». La 'position haute' de Karima, indépendamment du fait qu'elle l'ait confirmée par son comportement, résulte de la légitimité familiale et s'inscrit dans le fil de la norme sociale et culturelle de la communauté, tandis que la 'position haute' de Ouassila n'est pas légitimée par la norme et s'inscrit en rupture. Elle ne lui a pas été donnée par les hauts-faits et la notoriété des membres de sa cellule familiale, elle a été acquise de façon

« révolutionnaire » par son comportement individuel ! Autrement dit, pour reprendre JBB : *Ce qui est en jeu c'est du côté de Karima la reproduction d'un schéma : la filiation, l'histoire de la famille... et du côté de Ouassila le refus de ce schéma : on se fait soi même... ».*

Multiplicité, non finitude et mode d'être.

Ces informations précisent un contexte et décrivent la situation de l'échange : elles rendent plus compréhensible ce qui se passe dans l'interaction... et qui – comme le suggère le commentaire – n'est pas manifeste dans le détail du discours tenu. « Universitairement » parlant des informations étaient attendues, elles étaient même nécessaires. La recherche étant explicitement focalisée sur l'étude des formes langagières et des normes d'usage on s'attendrait à quelque commentaire linguistique : mais, à part quelques traits malgré tout moins nombreux qu'on ne l'aurait pensé *a priori*, rien de particulièrement spécifique, rien 'd'exclusif' n'a été reconnu, qui pourrait autoriser de caractériser en tant que telle une catégorie à laquelle ce parler pourrait appartenir. A un moment un commentaire « linguistique » a pourtant été fourni : il concernait d'une part l'usage particulier du masculin à la place du féminin attendu dans l'énoncé « *ça m'viendrais jamais à l'idée d'être avec tous et d'aller frapper une fille* » puisqu'il était référé par des filles à des bandes de filles, et d'autre part l'emploi de certains lexèmes tels 'gadji' etc. On conclut donc que, à part quelques différences morphosyntaxiques (emploi de *tous* pour *toutes*), l'emprunt de quelques lexèmes (*gadji*), quelques transformations sémantiques (*sauteraient*) et quelques expressions typées (*mettre la mort*), il n'y a pas grand-chose à dire du point de vue linguistique sur la structure et les formes du « parler » de ces jeunes filles ! Pas de quoi introduire / justifier / reconnaître⁸ des frontières, sauf – à la limite – à *décider* d'introduire des frontières entre tous les usages langagiers perçus au risque d'ôter tout intérêt à la notion de frontière.

Cependant ce sont ces formes morphosyntaxiques, ces entrées lexicales, ces traits phonétiques (ces façons de parler) qui caractérisent formellement le discours tenu en contribuant à construire sa catégorisation sociale, à le *spécifier* sociologiquement à l'ériger en type, en 'représentation identitaire' sans pour autant le figer / fixer dans la matérialité construite⁹ d'un « parler » que l'on identifierait comme une entité décontextualisée. Ce sont d'ailleurs ces mêmes traits linguistiques que les « imitateurs » retiennent et, éventuellement, hypertrophient. Mais beaucoup d'autres traits – plus ou moins variablement employés – qui relèvent de la prosodie, de la scansion des périodes énonciatives et des règles pragmatiques de la discursivité contribuent aussi à caractériser la forme de ce discours avec probablement plus de force encore. Les bons imitateurs ne s'y trompent pas qui les retiennent aussi. Ainsi à travers la forme particulière du discours deux modalités formelles de marquage linguistique s'articulent : l'une qui se manifeste par le marquage de traits ponctuels, soit donc un « pavage » en rapport avec la perception d'un *discontinu stigmatisable* : marqueurs / « démarqueurs » identifiables à toutes fins utiles tels que des entrées du lexique, formes syntaxiques, etc., et l'autre qui est caractérisée par des traits caractérisant l'énoncé de façon graduelle, continue ; soit donc du modulable, du 'toujours présent' en rapport avec la perception d'un *continûment façonnable*¹⁰. Car aucun élément discursif n'est productible sans intonation prosodique, rythmique, etc.¹¹ !

⁸ Introduire ? Justifier ? Reconnaître ? Sur quels critères qui n'apparaîtraient pas *ad hoc* ou, à tout le moins, localement contextualisés ?

⁹ Construite par qui ? Pour qui ? Pour quoi ?

¹⁰ A première vue, que fait un imitateur, en général ? Avant même de débiter son imitation, il commence par introduire un écart, une « distance » de mise en scène (il « ouvre les guillemets » face à son public) ensuite il manifeste dès le départ un ensemble complexe de traits caricaturaux qui concernent des postures comportementales physiques et linguistiques : d'une part exagération des façons de se présenter, « mise en bouche » avant même de parler ; d'autre part énonciation typée au plan prosodique, rythmique, etc. Ce n'est que dans un deuxième temps, la « valeur » de ces variables étant posée que, dans le corps du discours, les marqueurs

Revenons au fragment : ce type de discours produit dans un milieu homogène dont la spécificité et la clôture sont patentes correspond à ce qu'en d'autres lieux l'on qualifierait de *vernaculaire*, ce qui du point de vue linguistique renvoie à une norme endocentrée sans référer toutefois à une forme invariable et homogène de langue¹². Peut-être y a-t-il lieu ici de distinguer entre deux procès corrélatifs :

- l'un qui relève du *dessin / desseïn*¹³ de la frontière entre le vernaculaire et ... le reste, il se manifeste à travers l'élaboration et l'épinglage / étiquetage de marqueurs linguistiques référés par les locuteurs¹⁴ à des « variétés », des styles et autres constructions décontextualisées¹⁵ ;
- l'autre qui relève de la *catégorisation continue* des acteurs, de leurs appartenances affichées ou masquées, de leurs références.

Les deux procès, certainement liées, ne sont pas de même nature et ils ne visent probablement pas les mêmes fonctionnalités.

Catégorisation, délimitation du groupe, caractérisation identitaire ne sont pas des procès simples car, de même qu'on a toujours accès à une multiplicité de codes potentiels ou actualisés dans la non-finitude du répertoire disponible (quitte à devoir les construire), de même on n'appartient jamais à un seul groupe ni à un groupe toujours stable, et l'identité renvoie à un système d'appartenances multiples et croisées, en perpétuelle transformation. Ces procès sont fortement stratifiés, contextuellement dépendants et stratégiquement orientés.

C'est ainsi que dans le même temps où, en raison du discours qu'elle tient, Karima se place dans une communauté, incluant JBB elle se place aussi dans une communauté qui exclut l'enquêtrice (ce qui donne une partie de son sens à la « leçon de bonnes manières ») ; dans le même temps qu'elle se situe dans une communauté incluant Ouassila elle se situe aussi dans une communauté qui exclut la jeune algérienne (ce que présuppose les références retenues sous-jacentes à leur rivalité) ; dans le même temps que les trois jeunes filles se définissent par le groupe qu'elles constituent, Karima et Ouassila se séparent de Alissia... qui, elle, n'est pas maghrébine. Et cette multiplicité d'appartenances catégorielles, manifestée dans ce cas d'espèce par des coalitions implicites (prédéterminées par l'historicité co-construite en regard) et par un emboîtement hiérarchique illustré *a minima*¹⁶ vers le groupe le plus restreint possible fonctionne bien évidemment *a maxima* vers l'élaboration d'identités collectives¹⁷ !

lexicaux et autres 'tics' linguistiques et langagiers à stigmatiser sont repris. Autrement dit, l'imitateur cadre d'abord son projet (il se donne les moyens d'obtenir avec son public un consensus sur ce cadre), puis il va commencer par caricaturer le *continûment façonnable* et, dans un deuxième temps, le *discontinu stigmatisable*.

¹¹ Sauf bien sûr, lorsqu'il est saisi dans le type de transcription partielle généralement en usage. Le fait même de la possibilité de cette transcription partielle, alors qu'une transcription notant uniquement l'intonation prosodique et la rythmique n'est pas pensable, est intéressant.

¹² Il ne me semble pas pertinent d'entrer dans le détail des hypothèses liant le développement des vernaculaires et la *complexification* des formes et des catégories linguistiques (versus le développement des véhiculaires et la *simplification* linguistique). Ces mises en rapport correspondent à quelque chose de dirimant tout particulièrement exemplifié lors de l'étude des créoles. Mais alors la notion de complexité / simplicité est référée à la *rationalité structurale* de la description linguistique ; ce qui n'est mon propos ici.

¹³ Curieusement, les philosophes et les psychanalystes ont plus réfléchi que les linguistes sur l'incidence des contingences homonymiques dans l'élaboration des relations significatives mobilisables dans les constructions épistémiques et dans les élaborations conceptuelles qui nous servent à rendre compte des phénomènes du monde.

¹⁴ Et « pourchassées / recherchées » par les descripteurs.

¹⁵ J'emploie 'marqueur' et 'style' dans des acceptions moins spécifiques que celles de la tradition labovienne.

¹⁶ Mais on peut supposer dans d'autres contexte, d'autres types de structuration : si la structuration hiérarchisée boîtes gigognes / poupées russes est particulièrement courante, cela n'implique pas qu'elle soit la seule possible.

¹⁷ Un commentaire de JBB est intéressant à ce sujet : « Elles viennent ... pour s'échapper de leur fonctionnement quotidien, elles viennent pour échapper aux frères ! ... Montjoye [le nom du 'lieu de rencontre'] c'est une bulle où elles sont protégées... une petite représentation de ... la France qu'elles revendiquent, elles ! La France de

Au plan linguistique ces rapports catégoriels se marquent à travers des variations dans l'utilisation de formes langagières prises comme ressources. Ainsi JBB aura remarqué que, contrairement à l'inférence 'logique' naïvement attendue, le parler d'Alissia qui est d'origine sicilienne est davantage *typé* par des traits à connotation arabe indiquant l'appartenance communautaire au milieu de Carros que le discours de Karima et de Ouassila dont la légitimité par rapport à ce milieu (à référence arabe) ne saurait être mise en cause. Dans d'autres approches, on parlerait d'une modalité d'hypercorrection, ou bien d'une stratégie de rapprochement mais dans tous les cas cela passe par un jeu sur / dans le langage, qui ne porte pas sur les propositions mais sur sa manifestation formelle : autrement dit, la constitution de son *style*. Mais pas seulement. Au-delà des traits linguistiques¹⁸ ce sont des indices comportementaux, des modes d'habillement, des références sociales et culturelles et des conditions d'usage qui sont pertinentes dans ce qui se construit globalement. Avec le renvoi aux références sociales et culturelles c'est une *historicité* et une attribution de légitimité qui est en question. Le *mode de parler* – le style (?) – n'est finalement qu'une dimension particulière qui, entrelacée avec d'autres *modes d'exprimer*, contribue à caractériser un *mode d'être*. C'est bien pour cela que l'imitation du code n'est pas le code, que son emploi éventuel reconstitué hors contexte en fait nécessairement... un autre code et que le répertoire mono- ou plurilingue, *par nature* est non-fini. La variabilité dans l'usage et la transformation des traits indicateurs peut relever de stratégies diverses : rapprochements, éloignements dans l'interaction, réflexes maîtrisés ou non-maîtrisés, etc. et son intégration permet de comprendre les jeux de langage afférant à l'usage des ressources stylistiques et à leur construction.

Une analyse ?

Avec ce document, nous sommes en présence d'un échange stratifié, organisé sur la base de systèmes triadiques d'interaction ce qui, formellement, par la présence d'un témoin 'participant et ratificateur' et/ou par la connivence d'un 'membre coalisé', ancre socialement ce qui se construit. L'échange se donne à la fois comme un *guide des règles de comportement* et des bonnes façons de se conduire en société¹⁹, comme un *exercice de mise en scène et de présentation de soi* des interactants en rapport avec des normes collectivement assumées et enfin comme un *rituel de ratification des positions respectives* au cours de l'interaction. Autrement dit sur trois plans différents nous avons affaire à une opération vérifiant la stabilité et la reconduction d'une organisation dont le marquage se *montre* à travers la maîtrise d'un ensemble de conventions explicitées dont certaines sont linguistiques, reconnues dans le groupe par leur valeur indicatives et l'accord sur leur emploi. Un exercice de stylistique en quelque sorte. Et c'est peut-être cela l'important : d'un certain point de vue, le contenu explicite de l'interaction n'est rien d'autre que son « prétexte » : le contexte contingent de l'expression de son style... Le faire-valoir de son élaboration discursive.

Karima et Ouassila décrivent à l'enquêtrice les règles du jeu qui n'ont pas été explicitement demandées²⁰. Elles l'initient de ce fait aux règles de fonctionnement de leur communauté ce qui sanctionne – ponctuellement – la « réalité » du groupe – *ad hoc* – qu'elles constituent ensemble, sans pour autant correspondre à la moindre « intégration » dans leur « communauté ordinaire » ... En effet, dans cette communauté-là – quelque variable qu'elle

leur liberté... souvent à l'intérieur de Montjoye y a des dichotomies où elles expriment leur attachement à la France. Et quand elles sont en dehors ... Là elles sont moins françaises ».

¹⁸ Bien sûr, dans une perspective 'linguisticienne' les traits linguistiques introduits, sont susceptibles d'induire des modifications systémiques en fonction des réorganisations structurelles et des contraintes cognitives propres aux développements des systèmes linguistiques, processus bien connus et bien décrits par ailleurs.

¹⁹ Ce qui relève du 'Manuel de savoir vivre'.

²⁰ Règles « figées » d'être explicitées ! Cf. Nicolai (1988).

soit – il est évident qu'on n'a pas besoin d'*expliciter* ces règles : on les *actualise*, tout simplement !

Cette description / initiation est contrainte par la ratification permanente des deux locutrices l'une par rapport à l'autre et des deux ensembles par rapport à la troisième locutrice, mais aussi des trois par rapport à l'enquêtrice passive (?) puisque aucun équivalent d'un « Mais pourquoi donc me dis-tu tout cela ! » ne provoque l'interruption du discours ... ou ne le définit comme « déplacé ». *Tout le monde est en représentation, tout le monde joue son rôle*. Ouassila et Karima se partagent le rôle de détentrices des règles communautaires et sont en représentation face à l'enquêtrice, face à Alissia et face l'une à l'autre ; Alissia qui joue le rôle de membre ordinaire de la communauté est aussi en représentation. Quant à l'enquêtrice, l'oreille accueillante et acceptée du groupe, le 'faire-valoir' implicitement reconnu, bien évidemment elle est en représentation. Il y a là un jeu continu de catégorisation – et éventuellement une stratégie de recatégorisation – qui concerne la reconnaissance, la gestion des symboles et des représentations génériques du milieu et la modalité particulière de leur utilisation en contexte à des fins de confirmation, de ratification et/ou de contestation de rapports de pouvoir au sein du groupe d'interaction – lequel inclut bien évidemment JBB, et moi-même (pour l'instant) ... en tant qu'interprétant ultime, dans un autre monde ! Il y a là un « scellement » à travers l'élaboration conjointe dans ce qu'on pourrait tout aussi bien nommer une « communauté épistémique en 'stand-by' » réflexivement auto-centrée sur son fonctionnement : communauté dont la stabilité, bien que relative, est toujours ponctuellement admise à chacun des moments de son présent. Communauté épistémique avec ses connaissances explicites, ses règles de fonctionnement, ses normes d'usage, ses rites, sa coopération²¹ continue dans l'initiation / transmission de formes de contenus et la confirmation réciproque de statuts fonctionnels différenciés à l'intérieur du groupe. On s'attend bien sûr à ce que chaque nouvelle rencontre, corrélativement à tout « contenu » transmis, contrôle, vérifie/ confirme / ratifie, par la simple mise en œuvre de l'interaction, les positions et les rôles des interactants²².

La place du langage là-dedans ? C'est évidemment l'un des vecteurs importants de la communication, de la cohésion et de la dynamique de transformation du groupe. Mais ce n'est que l'un d'eux. On l'aura compris, ce qui est le plus important ne me paraît pas tellement résider dans le *contenu transmis* par le media des propositions actualisées à travers ce langage – même s'il est donné comme tel – mais plutôt dans les façons de le transmettre en tant que ces façons participent au contrôle, vérification / ratification des positions et des rôles des interactants dans l'instance au sein de laquelle ils s'organisent contextuellement. Il y a des règles, plusieurs types de règles conjoncturelles, sociales, organisationnelles. A partir de là il y a des façons de jouer avec, des façons de les transgresser, des façons de les déplacer, de les reconstruire, de les relativiser, etc. Et finalement, à travers tout cela il y a l'élaboration d'une façon de parler qui participe à un *mode d'être* et renvoie à la construction d'un *style* conjoncturellement manifesté qui à la fois affirme et confirme l'individu, soude et transforme le groupe à travers un jeu dont les pièces sont connues pour l'essentiel mais dont chaque nouvelle partie jouée, dans l'imprévisibilité de chacun de ses coups, introduit tout aussi bien une ratification des règles d'usages et de la valeur des pièces que la redéfinition des unes et/ou des autres, continûment transformables²³.

²¹ Cf. B. Conein, Communauté épistémique et réseaux cognitifs : coopération et cognition distribuée.

²² C'est probablement une intuition de cette dynamique de transformation que j'aurais pointée un temps par la distinction entre 'norme 1' et 'norme 2' (Nicolai : 1986).

²³ On notera ici l'intérêt de l'approche du style, cf. Fr. Gadet qui croise la problématique ici développée. Dans sa perspective le style est « une ressource pour l'usager », elle oriente la recherche vers la « [mise] à jour [des] pratiques localement saillantes à travers lesquelles les usagers catégorisent le langage, les autres usagers, le

De ce point de vue le *style* est à la fois différenciation et écart, norme et contrainte. *Manifestation de l'individualité* dans un jeu de rôles, un écart maîtrisé par rapport aux règles du groupe et *manifestation de la force collective* dans la nécessaire prise en compte de cette dynamique de recomposition qu'implique tout écart par rapport à elle. Autrement dit, dans sa forme linguistique et langagière le style se montre comme l'actualisation – éventuellement *ad hoc* – de traits linguistiques et de modalités expressives disponibles d'une forme que son historicité aura scellée dans le répertoire à travers le feuilletage. Chaque manifestation discursive est à la fois une performance individuelle et une performance collective, au sens de l'art moderne.

Nous avons probablement ici touché à l'une des dimensions premières, active dans la dynamique du langage. Transformation des formes linguistiques et normes langagières, élaboration des styles : autant de dynamiques qui mettent en jeu des langues, des codes et les règles de leurs constructions. Mais dont aucune induction ne pourrait rendre compte si cette opération de 'rendre compte' n'était conçue que comme un processus limité à la seule exploitation du matériau d'un corpus. Et si c'était de lui seul qu'il fallait tirer la connaissance.

Discursivité.

Quelle que soit la nature de l'échange, les pratiques langagières, le matériau linguistique, tout énoncé s'inscrit dans une discursivité qui le lie au sujet parlant. Dans le même temps son actualisation présente une matérialité langagière exposée, échangée, vouée à *faire sens* dans son étalement, en rapport avec les règles de construction de ce qui (se) présente «en général». Et la présentation est corrélative d'une évaluation intersubjective de comment *cela* (se) passe. Elle réfère à la façon dont, indépendamment de tout contenu transmis, *cela* se 'donne' à être sanctionné, à être ratifié. Dans le même temps elle renvoie à une historicité car la ratification et l'évaluation du *cela* qui (se) passe résulte de la construction d'une histoire. Le *cela* est ainsi le *mode de présenter* de cette matérialité. Si je cherche à placer ici ce '*cela*' sous le chapeau de la discursivité, c'est qu'il n'est pas sans rappeler certaines de ces procédures de contrôle du discours décrites par Foucault²⁴. Comme pour le 'rituel', le '*cela*' «*défini la qualification que doivent posséder les individus qui parlent [...] définit les gestes, les comportements, les circonstances, et tout l'ensemble de signes qui doivent accompagner le discours [...] fixe enfin l'efficace supposée ou imposée des paroles, leur effet sur ceux auxquels elles s'adressent, les limites de leur valeur contraignante*», et comme dans la 'doctrine', le '*cela*' «*tend à se diffuser ; et c'est par la mise en commun d'un seul et même ensemble de discours que des individus, aussi nombreux qu'on veut les imaginer, définissent leur appartenance réciproque*».

Finalement, cette discursivité particulière que je montre réfère à une clôture et renvoie à une sanction collective à la mesure d'un univers : elle traduit une construction d'un monde et sa reconnaissance implicite. Mais ici cette construction du monde ne passe pas nécessairement par un jeu d'assertions ni par l'instrumentalisation et la ritualisation d'énoncés, elle passe par les contraintes de ce qu'on pourrait appeler le '*mode de présenter*'.

monde » et on retrouve la même tension dans la recherche d'explication «*autour de l'idée que le discours se module au fur et à mesure qu'il s'accomplit, en tant que co-construction des participants (locuteur et audience)*». Et encore : «*la réflexion sur le diaphasique ... constituera un lieu crucial d'enjeux pour la compréhension de la variation, donc de la langue en usage, donc de la langue tout court, parce que c'est le lieu où se conjoignent l'individuel et le partagé*».

²⁴ Foucault (1971) qui après avoir rappelé que la possibilité du discours est soumise à des conditions traduites à travers des *procédures d'exclusion* et que sa validation est soumise à des *procédures internes de contrôle* soulignait l'existence probable d'un autre *groupe de procédures de contrôle* des discours dont la fonction serait «*de déterminer les conditions de leur mise en jeu, d'imposer aux individus qui les tiennent un certain nombre de règles et ainsi de ne pas permettre à tout le monde d'avoir accès à eux*», tels les rituels de parole, les sociétés de discours, les groupes doctrinaux et les appropriations sociales.

Pratiquement, cette discursivité particulière n'est pas déterminée par la clôture d'une langue, elle n'est pas davantage référée au *hic et nunc* de l'interaction et à sa normativité mais elle partage dans une réactualisation continue les conditions de leur transformation. Elle est concernée par l'élaboration d'une « anthropologie », intégrant cela même que notait Foucault à propos de la 'doctrine' « *qui effectue un double assujettissement : des sujets parlants aux discours, et des discours au groupe, pour le moins virtuel, des individus parlants* ». Rapportée aux pratiques langagières cette discursivité particulière caractérise un type d'espace au sein duquel l'émergence et la distinction de la forme des codes peuvent se manifester. Ce qui peut concrètement induire le jeu de formes stylistiques reprises et sanctionnées dans la récurrence ou le rejet de leur emploi.

Est alors en question le traçage, le « tissage » qui s'actualise dans l'espace de cette discursivité particulière qui est aussi, à sa manière un *déjà-là*²⁵ et un *présent-ici*²⁶ de l'échange langagier ; *condition* et *limite* de toute interaction possible, condition de tout procès normatif « fonctionnalisable » par ailleurs, potentiellement retenu dans la matérialité des codes sous réserve triviale de la 'compatibilité systémique' des formes qu'il insère. Trace concrète qui finit par se trouver scellée, symbiotiquement enchâssée dans les objets-langues ; eux-mêmes construits dans le courant discursif qui, utilitairement, les utilise autant qu'il les fait émerger.

Ceci posé, c'est l'ensemble de la dynamique du langage qui se trouve concernée par ce phénomène. Et la question intéressante devient : comment passe-t-on de ces « considérations générales » à propos de l'effet de la discursivité sur le matériau des langues et des codes, de ces *a priori* « philosophico-linguistiques » au concret d'une analyse ? A la description d'une empiricité ? Y a-t-il dans la compréhension analytique des phénomènes un cheminement pour une construction concrète de faits corrélative de cette perception théorique-là ? Peut-on passer 'pratiquement' de la préhension intellectuelle de 'positivités' perçues qui s'articulent à travers des énoncés échangés à la saisie de 'matérialités' actualisées dans le code ? La considération de l'hypothèse au titre d'une explication possible est à ce prix. Et c'est probablement dans la façon dont *cela* fait intersubjectivement réagir en contexte qu'on a l'assurance de l'objectivité de la démarche. Ce qui ne veut pas dire que la modalité de saisie de ces matérialités n'est pas interprétative.

Me suis-je éloigné du 'feuilletage' ? De mon intérêt pour la dynamique d'émergence des formes et des normes langagières ? Rien n'est moins sûr car l'espace de cette discursivité particulière est aussi un lieu du feuilletage !

Revenons à la '*leçon de bonne conduite*' : nous sommes en présence d'une manifestation normative autour d'un discours sur des attitudes et des normes de comportement. Ce qui est en jeu, c'est une stratification de parcours individuels (les positionnements et les stratégies personnelles des participants), de rapports interpersonnels (ils conditionnent l'interaction et s'expriment à travers elle) et de représentations du monde (elles sont à la fois explicitées et données à percevoir). Tout s'articule par rapport à ce qui est socialement attendu et interactionnellement (re)construit. Mais le 'socialement attendu' et l'interactionnellement (re)construit ne fonctionnent pas sans cette (re)connaissance de façons de faire et de façons d'être, restrictives et contraignantes, à la fois préalablement et corrélativement acquises et partagées, qui manifestent leurs distinctions dans la matérialité du feuilletage et dans la réorganisation continue de la discursivité à laquelle il s'articule.

Le feuilletage se montre ici au lieu du discursif, dans l'hétérogénéité des potentialités

²⁵ J'entends par ce terme une paradigmaticité (une « verticalité ») qui renvoie à toutes les activités et tous les énoncés susceptibles de rendre légitimes et adaptées les proférations en cours dans l'espace discursif considéré.

²⁶ Cela renvoie à tout ce qui en termes de réactualisations de formes normées, tenues pour reconnues par ce qu'indique (permet de percevoir) leurs formes, est énoncé et égrené dans le discours, et lui donne sa cohérence ponctuelle dans l'échange considéré.

et dans la matérialité de ce qui est mis en forme, qui ne vaut pas seulement par la factualité des énoncés proférés mais aussi par la modalité de leur actualisation (le *mode de présenter*). Et je renvoie à cette incontournable manifestation corrélative (émergence des formes et des normes : allégeance ou distanciation continue) qui, à la manière d'un anneau de Möbius, à la fois « n'a rien à voir » et « participe » du plan d'existence des énoncés sans être jamais énoncée, sans être jamais un énoncé.

A terme, cette manifestation des formes et des normes finit par devenir signifiante, par *avoir du sens* dans la rhétorique et/ou dans la langue après avoir *fait sens* dans le discours. On se situe alors à ce point particulier où le 'significatif' peut s'introduire du '*dit*' (énoncé) non pas au '*dire*' (énonciation) mais au '*disant*'. Finalement, reprenant un terme vieilli, on dirait mieux encore au '*bien-disant*', dans la mesure où, à la fois à travers un effet de lissage et de démarquage, ce 'significatif' marque les énoncés indépendamment des règles de production de leurs contenus. Il y a une stabilisation – toujours variable, toujours contextualisée – du *bien-disant*. Les formes et normes ainsi actualisées sont historicisées, se stabilisent et se structurent dans des *élaborations discursives* qui *font sens* en contexte et peuvent ouvrir à des modifications des modes de présenter, voire à l'émergence de codes. Les élaborations discursives organisées dans le feuilletage sont thématiques sur une *dispersion*. En cela elles connotent la notion de formation discursive²⁷. En termes classiquement saussuriens, tout se passe au niveau d'une élaboration sur le plan des signifiants et dans une modalité qui exclut l'appel au signifié. Finalement, les constructions articulées à travers le feuilletage et qui *font sens* sans que ce soit leur « fonction », résultent d'un accord intersubjectif et relèvent d'une sanction en tant que manifestation du *bien-disant*. Le '*dispositif*' qui, au sens foucauldien, correspondrait à l'archive au sein de laquelle des élaborations discursives vont s'actualiser n'a pas ici d'autre matérialité que l'épaisseur du feuilletage dans sa double nature de ressource disponible et d'objet construit corrélatif à cet espace de discursivité particulière. La dynamique langagière, la transformation des usages, des normes et des formes se développe dans ce cadre et *cela* suppose un procès de construction dans l'hétérogénéité, où tout est bon pour *faire sens*.

Nous retrouvons le feuilletage. Concrètement, on peut encore reprendre sa caractérisation de la même façon qu'on l'a fait précédemment : comme matérialité impliquant l'entrelacs et la multiplicité des usages et des variétés manifestées dans le répertoire sans leur attribuer *a priori* une homogénéité structurelle. On peut aussi vérifier jusqu'où il est intéressant de soutenir un parallélisme avec la notion de formation discursive et les interrogations de Foucault (1969 : 44-54) lorsqu'il questionnait le lieu de leur saisie en tant que domaine d'objets (« *on n'a que des séries lacunaires et enchevêtrées, des jeux de différences, d'écart, de substitutions, de transformations* »), en tant que type défini et normatif d'énonciation (« *on ne trouve que des formulations de niveaux différents et de fonctions hétérogènes pour pouvoir se lier en une figure unique et pour simuler à travers le temps une sorte de grand texte interrompu* »), en tant qu'alphabet de notions (« *on ne trouve que des concepts qui diffèrent par les règles d'utilisation, qui s'ignorent ou s'excluent les uns des autres, et qui ne peuvent pas entrer dans une architecture logique* ») ou encore en tant que permanence d'une thématique (« *on trouve plutôt des possibilités stratégiques diverses qui permettent d'activation de thèmes incompatibles, ou encore l'investissement d'un même thème dans des ensembles différents* »).

Cette *dispersion* que Foucault²⁸ constatait est aussi évidente dans l'actualisation

²⁷ Je n'introduis aucune filiation avec les recherches en analyse de discours. Il est vrai que des références sont communes. Les approches de Pêcheux sur les formations discursives, puis les développements ultérieurs sur l'interdiscours pourraient montrer un apparent parallélisme dans les questionnements mais la nature des objets abordés et la différence de projet ne permettent pas de pousser le rapprochement.

²⁸ Notons qu'il ne s'agit pas de se situer nécessairement dans une « légitimité » foucauldienne. Je préfère ne pas placer comme le font ces Africains qui interprètent, récupèrent, développent et promeuvent en les transformant

d'élaborations discursives qui, tout comme des 'rituels' et des 'doctrines', relèvent de la construction formaliste pure. Le *bien-disant* n'est que forme, on supposera qu'il a les mêmes caractéristiques de *dispersion* et le même support d'hétérogénéité qu'une formation discursive. En raison de sa nature formelle (il s'agit d'un *continûment façonnable*, d'une *catégorisation continue* et non pas d'un *discontinu stigmatisable* !) il est toujours présent à quelque manifestation langagière que ce soit sans avoir d'ancrage dans la langue en tant qu'il n'est pas une structure de signes.

Gestalt.

On connaît plus ou moins les principes de la Gestalt²⁹ tels le rapport de la *figure* et du *fond*, les thèses qui posent qu'« *une forme est toujours plus que la somme de ses parties* », etc. Autant de thèmes qui ressemblent à ceux du structuralisme tout en s'en détachant radicalement par la référence à un type d'objectivité phénoménologique est qualitativement incommensurable au structuralisme classique.

La notion de Gestalt est intéressante dès lors que l'on entend développer une approche phénoménologique de la dynamique du langage intégrant dans le même champ expérientiel à la fois la dynamique des acteurs et celle des descripteurs des phénomènes ; à la fois la construction de formes³⁰ dont les unités élémentaires ne sont pas nécessairement données d'avance et celle de nos rapports (en tant qu'acteurs et en tant que descripteurs) à la construction de ces formes. Bref, dès lors qu'on envisage de lier le sujet à son élaboration et à sa description des phénomènes. Je rappelle quelques points fixes de l'approche gestaltiste³¹ en les mettant en rapport avec la problématique de la transformation des formes linguistiques et des normes langagières.

1) *L'approche phénoménologique.* Ce qui est *objectif* n'est pas réduit aux formes de la langue dans un découpage non questionné. Il y a au contraire un tressage continu entre l'extériorité constitutive de l'expérience (cf. les formes pertinentes des systèmes, des langues, des codes) et l'intériorité du sujet percevant et agissant (cf. stratégies, préhensions psycho-sociales, interprétations retenues comme pertinentes, etc.). Cette approche liée est déterminante dans les identifications d'unités, leur 'placement' respectif³² : la construction et la transformation des codes, des formes et des normes. La dynamique de construction des formes dans le feuilletage implique cette phénoménologie.

2) *Primat de la perception.* La première universalité cognitive n'est pas le *concept* qui s'applique, l'*objet* qui se présente, mais *la structure perceptive* qui se transpose... Ainsi, au niveau de la communication ordinaire on peut supposer qu'à travers l'interaction toute reconnaissance de norme, toute identification de code en tant qu'usage *faisant sens* relève de cette perception dont les résultats témoignent d'une construction phénoménologique et d'un

les idées qu'ils ont acquis au contact de l'Occident. Qui, selon le terme de J.-L. Amselle (200...), opèrent un *branchement*. En ce qui concerne Foucault, c'est à un branchement que je procède !

²⁹ La référence à la Gestalt ressurgit aujourd'hui (renvoi souvent intuitif) au carrefour d'approches cognitives et des sciences du langage ; là où la référence aux 'systèmes complexes' commence à devenir pertinente. Dans les sciences du langage c'est surtout en sémantique qu'elle a été réactualisée (cf. Rastier, puis plus récemment, Visetti, Cadiot, et *alii*).

³⁰ On entend par 'forme' tout ce qui *fait sens* par rapport à une clôture donnée (unités de la 'langue' par rapport à son système, unités du discours par rapport à son univers, représentations normatives par rapport aux règles d'usage, etc.)

³¹ Pour aborder ce thème on peut partir des textes fondateurs tels Köhler et *alii*, mais on peut aussi pour leur valeur de synthèse et leur effort d'accrochage aux approches cognitives, renvoyer aux travaux actuels de Cadiot, Rosenthal et Visetti qui œuvrent pour présenter et développer ce paradigme en rapport avec une perspective de recherche cognitivo-sémantique. Je reprends *librement* quelques points organisationnels des présentations de Rosenthal, Visetti et *alii*, (1999).

³² Par exemple, l'élaboration de figures dans des fonds, etc.

phénomène d'*insight* : moment de restructuration perceptive où la relation, la transposition est primordiale qui est manifeste dans la reconnaissance d'une élaboration discursive³³.

3) *Approche qualitative de phénomènes massifiés*. On retrouve la problématique de la catégorisation. Ce qui est retenu et qui *fait sens* c'est avant tout des figures/formes en construction qui n'émergent pas à travers une saisie de nature statistique mais à travers une saisie plus intuitive où les rapports des masses servent à élaborer des représentations qualitatives qui, à leur tour, vont modifier les équilibres et stabiliser des formes. Les régularités appréhendées et retenues dans les phénomènes concernés par la dynamique du langage sont des régularités potentiellement révocables, ce ne sont pas au départ des lois prédictives et déterministes. On part du phénomène global ! La saisie d'un style, d'une norme, la reconnaissance d'un usage passe une telle appréhension du *qualitatif massifié*, ce qui n'exclue pas une autre modalité de saisie et une reconnaissance fondée sur l'identification de marqueurs isolés, où le procès de catégorisation est supporté par l'identification d'un *discontinu stigmatisable*³⁴.

4) « *Présent épais* ». Le présent n'est pas un pur instant isolé : il retient à la fois la participation du passé et intègre aussi notre immédiat dans sa projection (l'exemple bien connu des gestaltistes, de la reconnaissance de la mélodie suppose cette nécessité du « présent épais »). Toute la mise en signification des phénomènes normatifs, toute la dynamique du feuilletage, toute la réflexion sur la discursivité suggère cette notion. Dans ce domaine elle me semble être intrinsèquement liée à la notion d'historicité.

5) *Théorie générale des formes*. Les gestaltistes renvoyaient souvent aux lois Westheimer concernant la segmentation du champ visuel mais il est évident qu'un travail au niveau de la constitution des formes dans l'espace linguistique et langagier pourrait s'inspirer de cette approche. Sans pour autant qu'on doive s'attendre à une transposition étroite car les domaines linguistiques et anthroposociaux ont leurs contraintes propres.

6) *Prégnance et bonne forme*. Le rapport avec la notion de typicalité est évident et il y a une recherche de morphologie phénoménologique à développer au carrefour des pertinences langagières, anthroposociales, historiques, etc.). En distinguant toutefois ce qui est susceptible de relever d'une pertinence prototypique de ce qui est renvoyé à une pertinence stéréotypique que je réfère à des représentations cognitivement établies mais sur fondées sur des bases culturelles (cf. Putnam, 19..).

Le champ est donc ouvert. Comme pour les élaborations discursives il faut penser en premier lieu un *espace global* (un fond ?) dans lequel le feuilletage se forme. Puis des stabilisations, des potentialités d'élaboration de *bonnes formes* à partir de quelques matérialités sélectionnées. L'articulation de quelque chose, mais de quelque chose renvoyé à une typicalité en construction permanente et toujours contrainte par la nature des matériaux, des exigences cognitives et son état préexistant.

La stabilisation et l'actualisation en contexte d'une *bonne forme* est ainsi quelque chose qui *fait sens* et se matérialise à travers un ensemble de marqueurs dont la fonction initiale n'est pas de servir à la construction de cette bonne forme, mais qui la construisent cependant. Finalement, elle se donnera comme type (comme bonne forme à l'un des sens de la Gestalt)³⁵.

³³ Sur tout autre plan on peut comprendre par là bien des 'illusions perceptives' telles – dans un domaine que j'ai « travaillé » par ailleurs (Nicolai, 2000, 2003) – celles en rapport avec la méthodologie des ressemblances initiée par Greenberg dans la recherche à grande échelle de l'apparementement généalogique des langues. Recherche qui a conduit à *rationaliser* le phénomène des 'ressemblances lexicales' et entraîné bien des débordements.

³⁴ Ainsi, ce n'est pas nécessairement l'importance quantitative du nombre de ses « fautes » qui conduira à cataloguer un locuteur. Le type de la « faute », et éventuellement la présence d'une occurrence d'une « faute » d'un type donné particulièrement stigmatisé peut suffire. Cf. Gadet (...).

³⁵ D'où l'idée du *bricolage* de Lévi-Strauss (1962) que j'ai introduite à propos du feuilletage (19...), mais il faut souligner les limites de cette idée car le cheminement du bricoleur n'est pas celui des acteurs du discours. Le

L'élaboration et la reconnaissance d'un style, d'un niveau de langue, d'un système de codage dans une co-construction intersubjectivement élaborée traduit, matérialise, actualise une bonne forme.

Sémiotisation.

Avec ce terme de 'sémiotisation' je vise un processus de construction de 'signes' que je ne conçois pas dans l'absolu d'un *système* qui *prédirait* des possibles mais dans le relativisme d'une *pratique* qui *décrirait* des conséquences, où le système – en construction continu – se trouverait (pré)déterminé par la contextualisation de l'emploi de ses formes et par l'historicité qui s'en dégage³⁶.

La sémiotisation en tant que création dynamique des signes dans les langues et de reconnaissance de formes dans le feuilletage est liée au concret de ces formes (au sens le plus ordinaire) susceptibles d'être actualisées, montrées, exhibées, *et à la référence implicite à leurs emplois antérieurs*³⁷. Ce *lien au concret* assure le caractère empirique de ce qui se construit et la *référence aux emplois antérieurs* souligne l'ancrage de l'historicité. Il n'est d'ailleurs pas important que la référence aux emplois antérieurs repose sur une justification réelle : il suffit qu'elle soit supposée et que l'emploi en contexte *fasse sens*. Nécessairement l'emploi *fait sens*. La forme sémiotisée est ainsi un composé de la trace contextuelle réelle ou supposée, indice de son historicité, et de sa référence potentielle qu'il s'agit – éventuellement mais pas nécessairement – d'identifier. On passe du *faire sens* (modalités intersubjectives de résolution de problèmes potentiels) au *avoir du sens* en transitant d'une pratique des *dire*s et des *façons de dire* en contexte aux inventaires décontextualisés des signes des langues, disponibles à toutes fins utiles et, bien évidemment, corrélativement contraint par une systématicité structurale.

Ainsi les formes/signes (versus les normes) ne font pas sens par elles mêmes. Elles font sens par leur emploi dans l'interaction à travers un processus historicisé, parce que d'une part on est 'acteur' d'une objectivité à la co-construction de laquelle on participe et que d'autre part on est 'agent' dans le procès sémiotique corrélatif de cette co-construction.

Stabilisées, ces formes/signes prennent du sens par rapport à des systèmes relationnels dans lesquels elles « fonctionnent », par rapport à une historicité dont elles tirent une partie de leur légitimité, et par rapport au contexte d'interaction dans lequel elles dynamisent la signification.

Les formes/signes sont donc toujours un *déjà-là*, mais un *déjà-là* qui est *déjà-là avec* ce triple rapport que je viens de mentionner : à des systèmes relationnels, à une historicité et à un contexte d'interaction. Nous sommes partie prenante des trois niveaux de ce triple rapport, garant de sa stabilité et de sa transformation, de sa référence d'origine et de sa réitération qui ré-intègre la forme/signe dans un futur *déjà-là*.

C'est en rapport avec ce degré de complexité que l'ensemble se forme et s'informe. La mise en œuvre de cette (trans)formation continue au plan systématique implique aussi certains concepts gestaltistes (*insight*, *prégnance*, *saillance*, *bonne forme...*); sa mise en œuvre au

bricoleur se donne à construire un objet avec des matériaux défonctionnalisés préalablement recueillis sans projet autre que la récupération à toutes fins utiles. L'objectif est différent pour les acteurs du discours qui développent des '*bonnes formes*', etc. : ils le font aussi à travers une défonctionnalisation / refonctionnalisation des matériaux langagiers et linguistiques dont ils disposent mais, normalement, ils ne se sont pas donné pour tâche de *créer* une 'bonne forme', etc. et ils n'objectivent pas le processus auquel ils soumettent leurs matériaux! Ceci étant, le fait qu'il n'y ait pas ici d'intentionnalité particulière n'implique pas que l'organisation résultante soit construite au hasard, ni qu'il n'y ait jamais d'intentionnalité dans le procès de création de forme !

³⁶ C'est peut-être dans les textes de Fr. Rastier que l'on pourrait trouver une affinité avec l'arrière-plan que je trace ici.

³⁷ Le cas du premier emploi n'est qu'un cas particulier : celui où la référence à l'emploi antérieur est non définie.

plan sémiotique suggère à la fois l'actualisation de ces mêmes concepts gestaltistes et leur accrochage dans une historicité qui contribue à leur donner sens.

Et le feuilletage ? Lorsqu'on s'intéresse à l'élaboration des formes et des normes, à leur reconnaissance, à leur interprétation en tant qu'elles signifient et se stabilisent dans la « création » de codes identifiables sans être pour autant tributaires d'une description déterministe et figée, où sommes-nous ? Nous sommes dans le domaine de la construction, de la reconnaissance et de l'interprétation de quelque chose qui ressemble à ce que, sur le plan sémantique, on pourrait définir comme une *isotopie*. Sur ce point, je reprends Rastier pour qui, dans le domaine sémantique, sans stabilisation d'une isotopie il n'y a pas d'émergence du sens. Il n'y a pas de mise en signification. Les isotopies traduisent des cohérences générales, mais participent aussi à des cohérences plus particulières dans l'élaboration des champs de mise en signification à l'intérieur des textes (pris dans son approche, comme l'univers de référence) ; elles tracent les limites de la mise en signification des phénomènes considérés.

Ici, il ne s'agit pas de texte (sauf à donner à 'texte' une extension inhabituelle) mais de phénomènes linguistiques et langagiers qui traduisent des appartenances, des choix de références significatives, des stratégies normatives. Autant de phénomènes qui se marquent et s'élaborent à travers le langage, les comportements, les attitudes, et contribuent à la signification globale des interactions. Autant de phénomènes qui s'installent, laissent des traces, servent de référence potentielle, peuvent être normativement pensés et finissent par être interprétés ; stabilisés, reconnus en tant que normes, codes, signes fonctionnels pour l'échange et la communication dans la mesure où ils participent à établir son cadre légitime (ou à légitimer). Parallèlement aux élaborations discursives et aux bonnes formes, des constructions sémiotisées sont référées et stabilisées sur des plans d'isotopie mis en signification dans la conjoncture, elles font sens et se développent dans le répertoire. Et en rapport avec une contextualisation et une mise en signification particulière, quelque chose se stabilise à partir d'une hétérogénéité : quelque chose qui parfois – et suivant le système d'analyse et les références d'arrière-plan – a pu être défini comme 'style, norme, niveau de langue, variété'.

Complexité.

Qu'avons-nous fait ici ?

Parti de considérations sur la centralité de la notion de contact et la nécessité de la prise en compte du facteur humain dans son activisme et son l'historicité pour rendre compte de certains aspects de la dynamique du langage que montrent les phénomènes d'émergence et de transformation des formes linguistiques et des normes langagières, j'ai croisé des pertinences le plus souvent distinguées : perspectives linguistiques, anthroposociales, sémiotiques.

Parti d'une 'visée théorisante' sur « l'évidence » du 'multicodisme' et de l'hétérogénéité comme caractère constitutif des communautés humaines j'ai présenté les deux notions de *répertoire non-fini* et *feuilletage*, puis essayé de les préciser et de les approfondir en les mettant à l'épreuve d'autres dimensions (discursivité, Gestalt, sémiotisation) susceptibles d'être également explicatives en tant que manifestation symptomatique de la dynamique du langage.

Nous avons beaucoup navigué !

Mais dans chacune des perspectives retenues, nous avons suivi un cheminement avec une certaine constance, c'était :

- le refus de construire *a priori* l'objet de la recherche en le délimitant par une clôture censée l' 'objectiver' ;
- le refus de l'appréhender, donné décontextualisé, hors de son espace de fonctionnement ;
- le refus de l'imaginer en tant que dynamique systémique déconnectée de son historicité.
- Le refus d'exclure le sujet et le descripteur du cercle interprétatif.

Corrélativement, c'était aussi :

- la tension vers la prise en compte d'interactions dans lesquelles le phénomène émergeait, se transformait, faisait sens et prenait sens ;
- la tension vers une saisie dans laquelle l'imprévisibilité des transformations, l'hétérogène des matériaux utiles et à la fois la variabilité des formes conduisait à des stabilités assurées de façon non-déterministe.

Enfin, en arrière-plan, c'était encore la vigilance :

- sur le jeu des clôtures ;
- sur la représentation des phénomènes ;
- sur les risques intellectuels de l'enfermement disciplinaire.

Où cela nous conduit-il ? Dans le cadre d'une problématique globale que j'ai épinglée sous le titre « *Dynamique du langage, contact, anthropologie : une ouverture* », qu'est-ce que cela entr'ouvre ? Probablement la conscience que ce qui est ici « entre-cerné » trouve – intellectuellement – son sens dans son croisement avec l'ensemble des façons de comprendre que l'on globalise aujourd'hui sous le terme de '*complexe*'. Peut-être la vision d'un recentrement possible des perspectives de la description des phénomènes qui donne sens à de nouveaux objets.

Alors, faut-il conclure maintenant ? Tout au long de cet exposé les questions d'interaction, de contextualisation, d'émergence ont été au centre du propos. La relation complexe de l'observateur à l'observé s'est laissée appréhender en filigrane et c'est effectivement à une problématique du '*complexe*', au sens particulier que ce terme a pris aujourd'hui, que l'on se trouve confronté. Avec des réflexes qu'il s'agit de maîtriser car, dans nos approches habituelles lorsque qu'il s'agit de chercher à connaître, il n'est pas toujours évident de mettre en suspicion l'exclusion *a priori* du sujet, le couperet de la séparation disciplinaire ni la simplification préalable et l'essentialisation corrélatrice des objets de description. Nous sommes au cœur d'une théorisation de l'action, mais d'une action située qui non seulement introduit un « croisement de pertinence » mais conduit aussi à les transformer.

Références.

- Amselle, J.-L., Branchements, 200...
- P. Cadiot & Y-M Visetti, 2001, *Pour une théorie des formes sémantiques*, PUF
- Conein, B., 1998 Les sens sociaux : coordination de l'attention et interaction sociale, *Intellectica*, 1-2, 26-27, pp. 181-202.
- 2004, Communauté épistémique et réseaux cognitifs : coopération et cognition distribuée, *Revue d'Economie politique : économie des communautés médiatisées*
- Foucault, M., 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris : Gallimard.
- 1971, *L'ordre du discours*, Paris : Gallimard.
- Gadet, Fr., 2002, « Français populaire » : un concept douteux pour un objet évanescant, *Ville-Ecole-Intégration Enjeux*, n° 130, pp. 40-50.
- 2004, La signification sociale de la variation. www.degruyter.de/journals/romjb/2004/pdf/54_98.pdf
- Guillaume, P., 1979, *La psychologie de la forme*, Flammarion
- Köhler, W., édit française : 1964, *Psychologie de la forme*, Gallimard
- Lévi-Strauss, Cl. (1962), *La pensée sauvage*, Paris : Plon.
- Mondada, L., 2004, Le rôle constitutif de l'organisation discursive et interactionnelle dans la construction du savoir scientifique, Romanisches Seminar, Basel Universität. www.mcxapc.org/docs/ateliers/ea3mcx.htm
- Morin, E., 1991, *La méthode*, 4. *Les idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*, Paris : Le Seuil.
- 1994, *La complexité humaine*, Flammarion (et l'ensemble des volumes de « *La Méthode* »)
- Morin, E. & J.-L. Le Moigne, 1999, *L'intelligence de la complexité*, Paris : L'Harmattan.
- Nicolai, R., (*tous ces textes sont téléchargeables sur le site www.unice.fr/ChaireIUF-Nicolai*)
- 1986 (.pdf, 2550 Ko) Catégorisation pratique et dynamique linguistico-langagière. *Langage et Société*, 35, pp. 33-66, Paris
- 1988 (.pdf, 700 Ko) Normes, règles et changement : Remarques sur la recatégorisation des représentations. *Journal of Pragmatics*, vol. 12, pp. 203-216, Amsterdam.
- 2002 (.pdf, 37 Ko) (avec J. Bourlier-Berkowicz) A propos d'une conversation de café : remarques sur ce que le corpus peut dire, in : Castellotti, V & De Robillard, D., (Eds.), *France, pays de contacts de langues*, pp. 47-56, L'Harmattan, Paris.
- 2003 (sous presse) (.pdf, 110 Ko) Du discours aux effets du contact des langues: réflexion sur la fonctions des contraintes anthropologiques dans la dynamique de l'élaboration des Sprachbünde. *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, 5 (Nouvelle série), J. Benjamins.
- 2003 (.pdf, 65 Ko) Contact et genèse : ouvertures et perspectives : pour un « Nouveau Programme » de recherche sur l'évolution des langues, in : *XVIIe International Congress of Linguists*, Praha (CD Rom des Proceedings...).
- 2004 (.pdf, 66 Ko) Frontières « reçues », frontières « prescrites » et frontières « construites » : contact des langues et contact dans les langues. Questionnement préjudiciel, *Table Ronde «Dynamiques langagière, émergence des groupes et transformation des espaces : les frontières en question* », Nice.
- 2005 (.pdf, 156 Ko) Language processes, theory and description of language change, and building on the past: lessons from Songhay, in : Z. Frajzyngier, A. Hodges & D. S. Rood(eds.), *Linguistic Diversity and Language Theories*, J. Benjamins, pp. 81-104.
- Nicolai, R. & J. Bourlier-Berkowicz, 2002 , A propos d'une conversation de café : remarques sur ce que le corpus peut dire, in : Castellotti, V & De Robillard, D., (Eds.), *France, pays de contacts de langues*, pp. 47-56, L'Harmattan, Paris.
- Putnam, , *Représentation et réalité*.
- Quéré, L., 1997, La situation toujours négligée ? *Réseaux* 85 CNET.
- Rastier, Fr., 1987, *Sémantique interprétative*, Paris : PUF.
- Rosenthal, V. & Y-M Visetti, 2003, *Köhler*, Les Belles Lettres
- 1999, Sens et temps de la Gestalt, *Intellectica*, 1999/1, pp. 147-227
- Schütz, A., 1987, *Le chercheur et le quotidien*, Paris : PUF.
- Westheimer, 1923 Untersuchungen zur Lehre de Gestalt II, *Psychologische Forschung* 4, pp. 301-350.